

*CERCLE d'ÉTUDES
du PATRIMOINE et de l'HISTOIRE de SOSPEL*

*OU
CAHEGNE*

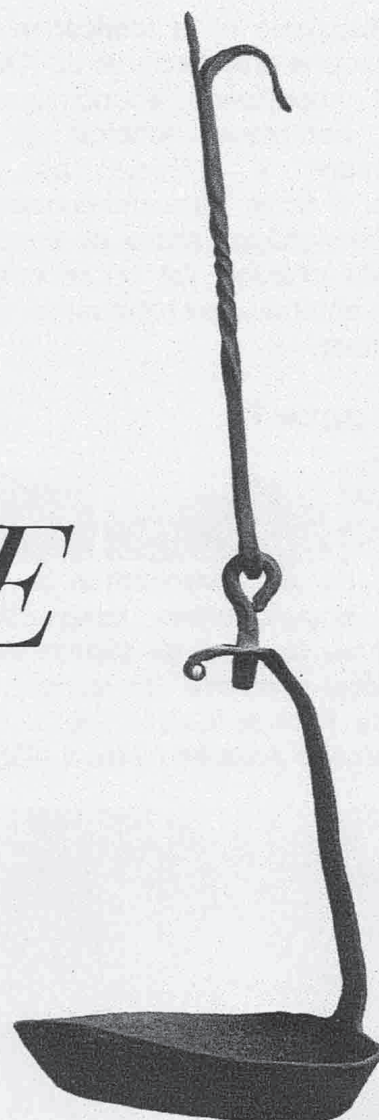


Photo Iris Blancardi

“Ou cahegne” était le lumignon simple et rustique que les Sospellois accrochaient le plus souvent dans la cheminée. Ses origines se perdent dans la nuit des temps.

Avec sa mèche baignant dans un fond d'huile d'olive, il répandait une petite et douce lumière bien utile pour se déplacer dans la maison ou l'écurie.

Dans ce bulletin, le Cercle souhaite apporter quelques petites lueurs sur divers aspects de l'Histoire et du Patrimoine de Sospel :

** Le plâtre à Sospel.*

** L'année 1940 : I - Le village avant la dernière guerre mondiale.*

2011- N° 12

*Secrétariat : R. MILLET 9, avenue Jean Médecin - 06380 Sospel – tél : 06 20 32 71 41
fascicules sur site internet : www.sospel-patrimoine.org
courriel : sospelpatrimoine@gmail.com*

Le plâtre à Sospel

L'extraction du gypse et la fabrication du plâtre ont eu pendant une grande partie du XX^{ème} siècle une certaine importance économique et ont généré de nombreux emplois à Sospel. Malheureusement il n'existe pas, à ma connaissance, d'écrits sur cette épopée.

A partir de témoignages oraux de sospellois qui ont bien voulu m'aider, j'ai pu reconstituer de manière, bien entendu non exhaustive, une partie de cette aventure.

D'où vient le gypse ?



Le gypse résulte de l'évaporation de l'eau des lagunes marines sursaturées : lorsque l'eau de la lagune s'évapore, le gypse se dépose au fond.

C'est un minéral composé de sulfate dihydraté de calcium de formule $\text{CaSO}_4 \cdot 2\text{H}_2\text{O}$. C'est une roche sédimentaire appelée pierre à plâtre.



Carrière de gypse du Roccas

La légende du plâtre :

Une légende raconte qu'un jeune berger gardant son troupeau, fit un feu pour se réchauffer. Il observa que, sous l'effet de la chaleur, les pierres de son âtre se transformaient en poussière blanche. Suite à une averse, la poudre se transforma à son tour en une pâte qui, avec le soleil durcit à nouveau reprenant son état initial. Le plâtre était découvert.

Premières apparitions du plâtre :

Au IX^{ème} siècle av JC : des murs étaient réalisés en plâtre en Turquie ; en Égypte, le plâtre était utilisé pour assembler les pierres et réaliser des enduits.

Au premier siècle de notre ère le philosophe romain Pline l'Ancien en faisait état dans son « Histoire naturelle »

Évolution au cours de l'histoire :

Ce sont les romains qui ont introduit l'usage du plâtre en Gaule. Il fut oublié à la suite des invasions barbares. Son usage reprit après la conquête de l'Espagne par les arabes. À la suite de l'incendie qui ravagea Londres en 1666, Louis XIV rendit obligatoire l'usage du plâtre, matériau ignifuge, en tant qu'enduit intérieur et extérieur.

L'emploi du plâtre s'étendra à la décoration au cours des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles.

Depuis la première guerre mondiale, l'usage du plâtre s'est généralisé grâce à l'amélioration des procédés de fabrication.

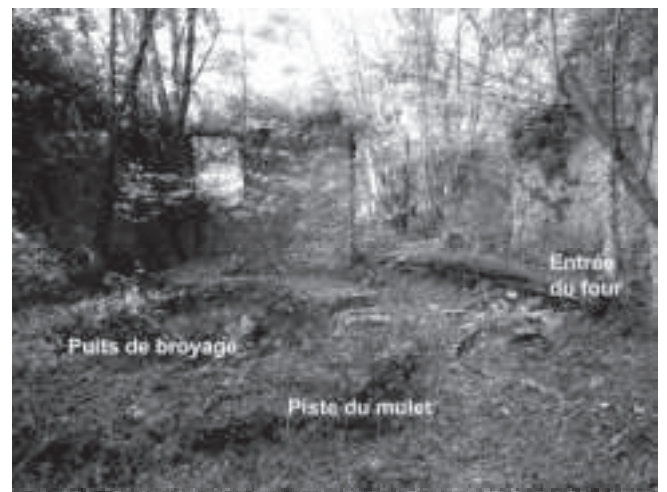
Comment obtient-on le plâtre ?

Le plâtre est réalisé à partir du gypse appelé souvent « *sélénite* » dans notre région.

La pierre est généralement extraite de mines ou de carrières souterraines puis cuite cassée, broyée et moulue pour donner une poudre blanche : le plâtre.

Ancien four à plâtre à Sospel :

Ce four situé au lieu-dit « le Fournas » (le grand four en sospellois) est une ancienne fabrique de plâtre. Il se trouve sur la route de Sospel à Castillon, après la borne kilométrique 54, derrière le pont, à gauche, en allant vers Castillon.



Four à plâtre du Fournas

Le bâtiment en pierre mesure 8 mètres sur 12 sur deux niveaux. Il est en bon état mais la toiture n'y est plus.

Au niveau de la route, se trouve le puits circulaire où la pierre à plâtre était broyée après cuisson dans le four situé au dessus et en arrière. La piste empierrée servait au déplacement du mulet actionnant la meule. Ce bâtiment ne figure pas sur le cadastre de 1863. On peut donc supposer qu'il a été construit postérieurement. Roger Gnech se rappelle qu'une personne effectuant le transport du plâtre entre les deux guerres lui a dit qu'en 1920 ce four ne fonctionnait plus. Cette installation est un bel exemple du procédé de fabrication du plâtre à la fin du XIX^{ème}. Il est l'intermédiaire entre l'ancienne cuisson familiale dont on retrouve les traces dans la campagne et les exploitations industrielles qui ont fonctionné à Sospel jusque dans les années 1980.

En 1930 il y avait cinq sites principaux d'extraction du gypse à Sospel :

La carrière du Campas (Cantamerlou) appartenait à Jean et Michel Gaziello

La carrière du Roccas appartenait à Joseph Ghibaut

La carrière de Béroulf appartenait aux frères Madinier

La plâtrière de St Pancrace appartenait à Vincent Molinari

La carrière du col de Brouis ouverte dans les années 1960 par l'entreprise Madinier

Et deux usines de fabrication du plâtre :

La plâtrerie sospelloise (Cantamerlou)

Les plâtrières de Sospel (Roccas)

Extraction du gypse :

On extrait le gypse à ciel ouvert ou dans les galeries à l'aide d'explosifs, principalement de la « Titanite », placés dans des trous de deux mètres réalisés à la barre à mines ou à la perforatrice. Ensuite les pierres sont débitées à l'aide de masses et pics ou de marteaux-piqueurs.



La carrière du Roccas comporte une dizaine de galeries de 4 x 3 m et de 300 m de long. Les galeries de la carrière de Campas mesurent une centaine de mètres de longueur sur 15 m de hauteur et 5 m de largeur.

Fabrication du plâtre fort ou blanc à l'usine du Campas :

Le même principe est appliqué dans l'usine du Roccas, mais le système de chauffage est totalement différent :

1°) Transportées à l'usine, les pierres de gypse sont triées.



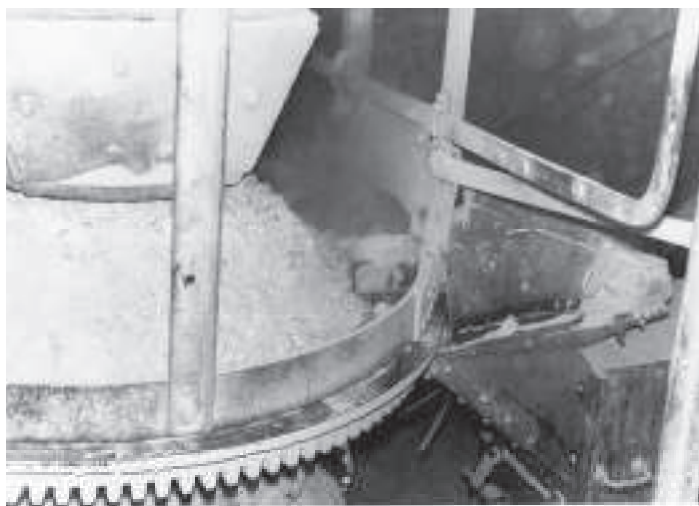
2°) les plus grosses subissent un concassage, afin de réduire leur dimension.



3°) Grâce à un système élévateur le gypse est conduit dans un four statique où il sera cuit à 160 / 200°C minimum.



6°) Devenu plâtre, il passe dans un broyeur qui le réduit en poudre.



7°) Il est mis en sacs pour être commercialisé.



5°) A la sortie du four après refroidissement à 60 °C : le gypse a perdu une molécule d'eau et demi, il devient du semi-hydrate.



8°) Enfin il est chargé et transporté par camions ou trains chez les marchands de matériaux ou directement sur les chantiers de la région.



L'usine produit également du plâtre dit faible ou rouge.

Le plâtre faible ou rouge :

Le plâtre rouge est plus grossier, il *tire* (durcit) plus lentement. On l'utilise en guise de mortier pour l'assemblage des briques et des maçonneries.

La cuisson est différente : dans un four de 5 m de profondeur et de 4 m de diamètre, souvent enterré pour maintenir la chaleur, on construit pour chaque cuisson une voûte en pierre de gypse sur laquelle on empile une cinquantaine de tonnes de pierre ; puis on remplit de bois le foyer sous la voûte et on brûle pendant plusieurs jours.



Vestiges du four à plâtre rouge du Roccas

La plâtrerie du Campas (Cantamerlou) :

La « **Plâtrerie sospelloise** » du Campas est fondée le 29 janvier 1922 par les frères Jean et Michel Gaziello qui l'exploitent jusqu'en 1930, année où elle est ravagée par un incendie.

En 1932 Michel Gaziello cède ses parts à la société Veran Costamagna. La plâtrerie devient « Plâtrière Veran – Costamagna – Gaziello ». Plus tard, elle prendra le nom de « Société Veran – Costamagna – Plâtrière de St Pancrace ».

Elle produira jusqu'en 1986, année de sa fermeture définitive.



Usine de la plâtrerie du Campas en 1950

Effectifs maximum : une douzaine de personnes sont des employés permanents.

En 1964 l'usine produit 2774 tonnes de plâtre fort ou blanc et 1825 tonnes de plâtre faible ou rouge. Elle fabrique également des agrégats puis des adjuvants pour la cimenterie de Peille.

Le plâtre est transporté par camions et, jusqu'à la fin de la guerre par trains, en grande majorité jusqu'à Nice où il est distribué par le marchand de matériaux « Veran Costamagna ».

Anecdotes :

Pendant les bombardements de Sospel par les américains en 1944, la carrière servit d'abri pour les familles. Malheureusement personne ne pouvait sortir de jour, au risque de se faire mitrailler.

Jean Michel m'a raconté que, de temps en temps dans les années 1950 lorsque l'entreprise était en rupture de stock d'explosifs, sa maman descendait en train à Nice s'approvisionner et revenait le sac rempli de dynamite, par le même moyen !

On ne craignait pas les terroristes à cette époque !

Plâtrière du Roccas :

Dénommée « **Les plâtrières de Sospel** »

C'est une société anonyme créée en 1926 ; ses actionnaires principaux sont : M. Bori, le marquis de Montléon, M. Bulgiroui de Monaco, M. Rey et M. Joseph Ghibaut.

L'usine démarre en 1928, elle s'arrête en 1960, puis elle est rachetée par la société des frères Madinier en 1961 et fonctionne jusqu'en 1967



Usine de la plâtrière du Roccas aujourd'hui

Dès l'origine elle est dotée d'un four à plâtre rotatif le plus moderne et le plus performant de la région.

Il mesure 12 m de longueur pour un diamètre de 1,2 m. Il cuit le gypse à 400°C à raison de 2 tonnes à l'heure. Le foyer brûle du coke : 2 m³ pour 8 heures. La régulation se fait par variation de la ventilation. Trois personnes sont affectées à la conduite de la machine.

La voûte, chauffée à 2000°C, ne résiste pas plus de trois mois : il faut remplacer les briques réfractaires qui la compose quatre fois par an.

Le gypse devenu plâtre, refroidit en passant huit heures successivement dans chacun des trois silos. Descendu à une température de 60°C il passe au broyage puis est stocké dans d'autres silos de 800 tonnes de capacité.

En 1947 / 1948 l'usine fonctionne à certains moments de l'année 24h sur 24.

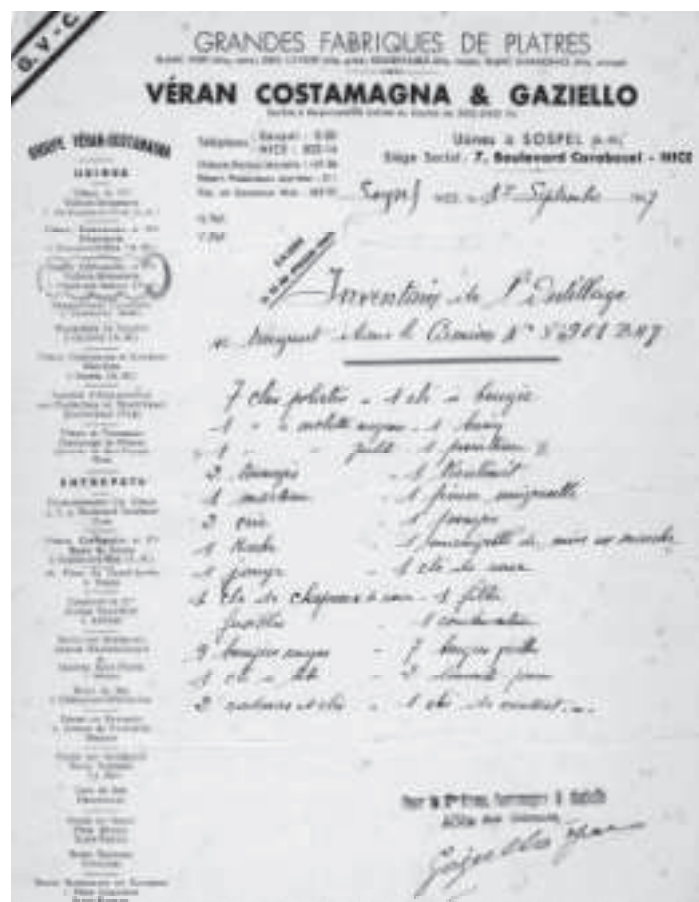
L'ouvrier chargé de l'ensachage sort 600 sacs de 40 kg par jour, 6 jours par semaine. Il travaille à la tâche « fini-parti ».

Le gypse de la carrière du Roccas étant argileux il faut le mélanger avec 1/3 de gypse de Berouff.

La plâtrière produit également du plâtre rouge et des agrégats pour la cimenterie de Peille puisque 10% de gypse entrent dans la composition du ciment.

La société emploie une trentaine de personnes à Sospel, un directeur commercial et quatre secrétaires à Nice, la vente se faisant principalement par « Ciffreo » et « Cauvin ».

Les chauffeurs font la navette Sospel – Nice, aller et retour deux fois par jour, par le col de Braus, et bien entendu sans direction assistée !



Inventaire de l'outillage d'un camion de la plâtrerie du Campas en 1947

Nota :

A la libération et pour permettre de reprendre rapidement la production, l'électricité est fournie par la centrale diesel-électrique du fort du Monte Grosso.

Comme dans beaucoup de métiers à cette époque, les conditions de travail sont très dures et les protections individuelles quasi inconnues (lunettes, gants, masques).

Les ouvriers ont des tâches physiques épuisantes.

La poussière de plâtre pénètre partout et surtout dans les poumons.

Lorsqu'il pleut, soit il y a du travail à l'intérieur des galeries, soit les ouvriers sont au chômage technique.

En 1936 à l'initiative des employés des plâtrières, le « Syndicat CGT des Ouvriers du Bâtiment des Travaux Publics à Sospel » est constitué.

Les années d'après-guerre sont bonnes mais dès les années 1970 la concurrence entre les entreprises de la région et l'extérieur devient rude et personne ne fait fortune dans le plâtre.



Action des plâtrières de Sospel de 1926 (Roccas)

Le transport se fait également par le train et par la route.

Les camions de l'entreprise Madinier, des Renault d'une capacité de 7 tonnes, chargés couramment à 10 voir 11 tonnes (la police ne dispose pas de bascule à l'époque !) transportent les sacs de plâtre à partir de Sospel et rapportent le coke de l'usine à gaz de Nice.

En dépit de la rivalité qui existe entre les deux entreprises il y a place pour de bons moments de détente.

La photo ci-après montre l'équipe de la plâtrerie du Campas lors d'un tournoi inter-entreprise, un 1^{er} mai dans les années 1954 / 1956.

Je n'ai pas réussi à savoir qui avait gagné !



De gauche à droite

Debout : Jean Gaziello, Joseph Pellegrin, Michel Imber, Michel Serral, Jean Renaudo, Joseph Bennati, Didier Collucini.

Accroupis : Roger Bondier, Alfred Barelli, Olive Collucini, Pierre Cervella, Angelin Risso

Utilisation particulière du gypse :

En 1926 Monsieur Vincent Molinari propriétaire de la carrière St Pancrace à Sospel dépose au Ministère du Commerce et de l'Industrie un brevet d'invention qui sera délivré le 7 janvier 1928 sous le n°636.140.



Brevet d'invention de la pierre de Molly

Il a inventé un procédé de fabrication qui, en partant de gypse sculpté et cuit d'une certaine manière, ressemble et devient aussi dur que le marbre.

Il appellera son produit « La pierre de Molly » et passera une grande partie de sa vie à l'améliorer.

Je souhaite que ces quelques lignes vous aient apporté quelques éclaircissements sur une des plus importantes activités industrielles ayant existé à Sospel.

Georges Eberhardt

Les photos anciennes m'ont été aimablement fournies par Jean-Michel Bondier.

Merci à Rémi Ghibaut, Jean-Michel Bondier, Angelin Risso, Pierre Domerego, Elisabeth Perus, Gilbert et Roger Gnech, pour leur aide.

Projets d'articles

En prévision de prochains articles sur « votre Histoire » je recherche des informations sur les débuts du rallye de Monte-Carlo et du cinéma à Sospel.

Rectificatif de « OU CAHEGNE » n°11

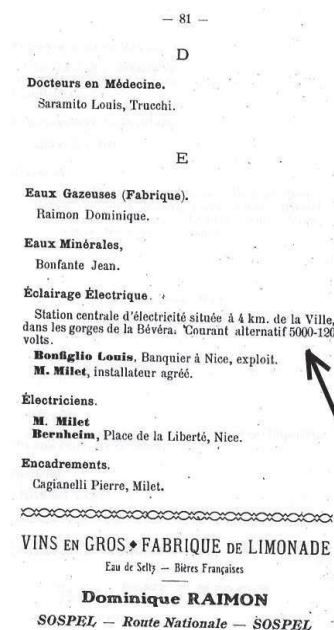
Dans l'article sur l'éclairage et le début de l'électricité à Sospel, j'ai fait plusieurs erreurs que des lecteurs assidus m'ont gentiment signalées.

Page 2 : le dernier allumeur de réverbères s'appelait M. Felix Nitard maréchal-ferrant et non M. Jean Allavéna

Page 6 : la turbine sur la photo est une « Francis » et non une « Pelton ».

La ligne électrique entre la centrale de Pion et la place Gallone est en tension de 5000 volts et non de 2000 volts.

Mea culpa !



Guide Bévère 1912

L'ANNÉE 1940

L'année 1940 a marqué la mémoire collective des Sospellois avec la déclaration de guerre de l'Italie fasciste, suivie des quatre années d'un douloureux conflit mondial. Avec la paix revenue a débuté une transformation totale de notre village, ce qui conduit les personnes âgées à parler avec un peu de nostalgie du "Sospel d'avant la guerre". Voici d'abord quelques détails sur cette période devenue un peu mythique au fil des ans.

I - Le village avant la dernière guerre mondiale

* L'ancien cadre urbain

Au XXe siècle, l'agglomération sospelloise avait continué son extension le long des voies carrossables et des réalisations communales ou autres se situaient à la périphérie ou à l'extérieur du village.

Par contre, les centres historiques aux accès limités conservaient encore l'habitat dense et serré, hérité des siècles précédents. Aucun plan d'urbanisme n'avait renoué les vieux quartiers où certains îlots de maisons se trouvaient à la limite de l'état de taudis.

— **Sur la rive droite**, les R.N 204 et 566 vers Nice ou vers Menton encadraient les trois quartiers de l'ancienne cité fortifiée. Au centre de l'ensemble, la rue Saint-Pierre servait de liaison pour le passage de petits véhicules.

Du côté Sud, les constructions s'avançaient jusqu'à la récente ligne de chemin de fer, longeant les Capucins et le secteur de la Cremaia à la Condamine.

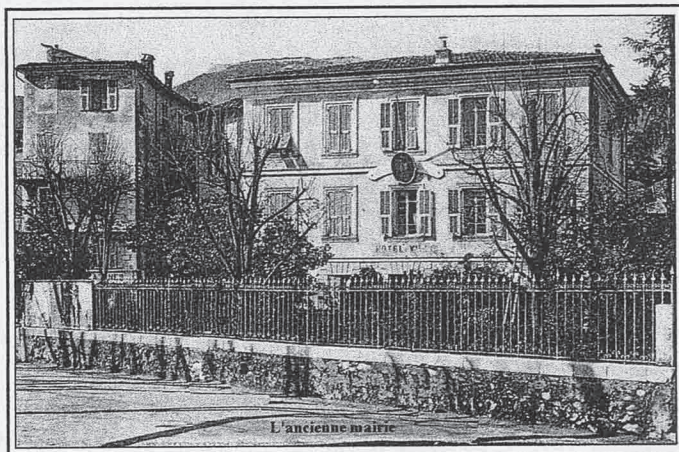
Cette dernière zone avait connu des aménagements dès le XIXe siècle avec l'implantation d'un seul cimetière extra-muros près de la chapelle Saint-Anne, en bordure de la route royale. Il a été agrandi en 1889. De même le prolongement de la rue du Vallon à travers la Cremaia aboutissait à ladite chapelle.

Dans les années 1920, la création en tranchée de la voie ferrée modifiait tous ces tracés.

Enfin, l'Armée faisait construire le fort Saint-Roch en 1932/1933.

En juillet 1920, le Conseil Municipal avait projeté une nouvelle digue le long de la Bevera, entre le Pont-Vieux et "la Passerelle". Pris en charge par le conseiller général Antonin Gianotti l'avancée du mur avait permis la couverture du lavoir, la création du marché et des terrasses des cafés.

A l'opposé, face à la mairie, l'ancienne place des Platanes a été prolongée par une esplanade construite à la suite de la ligne Nice/Coni.



Avec la mise en place du Monument aux Morts (1927), l'espace aménagé devenait désormais le lieu privilégié de toutes les manifestations festives, foraines, militaires et patriotiques.

Site commémoratif, il a reçu le nom d'Antonin Gianotti lors de son inauguration en 1933.

Pour l'hygiène et le confort des villageois, des bains-douches populaires et des W.C. publics étaient installés à l'extrémité de la place des Platanes en 1928.

Un peu plus à l'Est, la Coopérative Laitière (vers 1926) et la Gare P.L.M. (1928) marquaient les limites du village.

A l'ouest, après la place de la Cabraia, le long de la nationale 204 se situaient plusieurs habitations ou des commerces, dont les moulins Bonfante. Ensuite jusqu'à l'embranchement de la route du Moulinet (1882) se succédaient : la gendarmerie, la pharmacie, l'abattoir, une scierie et l'atelier des charrons.

Depuis 1926, le conseil municipal envisageait d'assainir le cœur du Trincat avec une nouvelle voie à partir de la Colle. Mais pour l'instant existait encore le vétuste emplacement du "Marpertus", c'est-à-dire le "mauvais passage" en dialecte où l'on pénétrait par un passage sous-voûte.

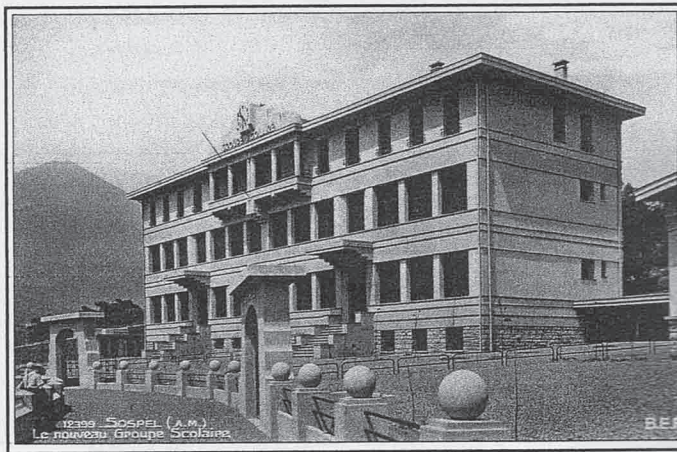
A proximité se trouvaient la placette et la chapelle Saint-Joseph de la famille Borriglione tandis que le "coureur dei mourchous", soit la "ruelle des célibataires", gardait le secret de discrets rendez-vous !

Dominant le Merlanson, le "Château" d'Anne Fenoglio de la Brigue (1894/1912), tout entouré de jardins, mettait un note contemporaine dans un quartier où les ensembles de vieilles maisons et un lacis intact de ruelles descendaient jusqu'à la rue Saint-Pierre.

Au pied de la tour médiévale, l'unique place où se trouvaient le lavoir et la chapelle N.D. des Grâces. En 1935, elle était raccordée par une voie carrossable au nouveau chemin d'Erc (plate forme du tramway).

— **Sur la rive gauche**, on retrouvait un étirement du Bourg à l'Ouest comme à l'Est, avec une alternance d'immeubles, de villas et de parcelles cultivées.

Après les moulins Domerego et la Poste transférée à la limite de Garragai en 1938, le cinéma du Gard,



la caserne Salel (février 1935) et ses pavillons militaires étaient implantés au long d'une voie carrossable conduisant à la plâtrière du Campas (Sainte-Marie) en activité.

Le nouveau tablier de la "passerelle", reconstruit en 1935, permettait également aux camions de rejoindre plus facilement la place Gallona où se trouvaient les garages des transports Madinier.

A l'autre extrémité de l'habitat ancien, la place Saint-François permettait l'accès à l'hôpital civil et militaire et aux garages des hôtels.

A proximité, en face de la fontaine, le transporteur Gallis abritait ses tombereaux et ses chevaux. En bordure du bourg, la rue de la République, l'antique voie commerçante de la route du sel, assurait une liaison toute relative entre les deux sites.

Ensuite, succédant aux divers édifices de la caserne Mireur (1888) et du vieux moulin de Saint-Sébastien, des villas, dont le bureau des douanes et des parcelles cultivées bordaient la route en direction de Breil,

Au lieu-dit "la Croix" se situait le dernier groupe de bâtiments, dont la pension "les Glycines".

Au milieu des prés en contrebas se trouvait le premier terrain de football de l'A.S.Sospel. et dans la Bevera, l'emplacement dit du "barrage" convenait aux nombreux amateurs de pêche à la ligne.

Cependant au pied de l'Agaisen, l'ancien quartier de Garragai présentait toujours un bloc compact d'habitations, traversé par d'étroites rues rectilignes et sans placette intérieure. Il comportait des parties en très mauvais état, telle la rue du Collet dont les trois-quarts des maisons étaient étayées avec des rondins.

En 1937, la démolition de plusieurs immeubles en ruines de la rue Doira a permis d'assainir l'ensemble et d'y construire une place.

Encore en 1935, une importante réalisation de la municipalité sospelloise a été la construction d'un groupe scolaire moderne réunissant les écoles de filles et de garçons, au Serret, la colline qui dominait ce quartier. La même année, son architecte Picon était sollicité pour refaire le lavoir de la place Gallona.



L'inauguration du premier terrain de football

Les années suivantes, le Maire Michel Domerego et son conseil municipal ont préparé les adjudications du chemin vicinal du Vier, conçu en continuation de la route des écoles. "Ces travaux intéressent l'autorité militaire qui doit faire édifier au droit de l'école communale des pavillons pour loger les officiers de la garnison (séance du 8 juillet 1939)".

A l'Est du bourg, entre Garragai et Piantaia les espaces autour de l'église Sainte-Croix présentaient un aspect plus aéré, mais ils n'étaient accessibles qu'aux bêtes de bât et aux petites charrettes apportant bois de chauffage, récoltes pour l'hiver ou foin et paille pour remplir les quelques "fignèias" (fenils) du quartier.

Seules les routes nationales étaient goudronnées, les rues principales et la place Saint-Michel étaient "encaladées" et le reste comportait de la terre battue.

Hormis "la Route Nationale", les voies les plus importantes portaient un nom, souvent celui du quartier. Quelques unes étaient également dénommées en dialecte comme la "carriea Longa" ou la "Piantaia" et pour les Sospellois "ou coureur" était la ruelle, "ou casar" la petite placette.

* Dénombrement de la population sospelloise au 1^{er} juin 1931 (A. D.A.M. E 049/087- 1F7))

Agglomération du chef-lieu

Rive droite : 233 maisons ; 327 ménages ; 1 144 individus dont 1 011 français et 133 étrangers (30,88 %)

Rive gauche : 167 maisons ; 242 ménages ; 779 individus dont 698 français et 81 étrangers (21,02 %)

Total : 400 maisons ; 569 ménages ; 1 923 individus dont 1 709 français et 214 étrangers (51,90 %)

Population dite éparse (hameaux, fermes et habitations en dehors de l'agglomération)

221 maisons ; 245 ménages ; 1 099 individus dont 943 français et 156 étrangers (29,67 %)

Militaires : 405 individus (10,93 %)

Ouvriers occupés aux chantiers temporaires de travaux publics (1)

278 individus dont 68 français et 210 étrangers (7,50 %)

Total général de la population de la commune en 1931 : 3 705 individus,

soit : 3 022 résidents permanents et 683 résidents temporaires dont 3 616 présents le jour du recensement.

La population étrangère représentait 580 personnes soit 15,65 % des habitants de la commune (2).

En 1936, Sospel comptait 3 815 habitants et en juin 1940 le général Montagne, commandant le XV^e corps d'armée, estimait à 3 800 le nombre de Sospellois à évacuer.

(1) Alors que les travaux de la voie ferrée Nice/Coni étaient terminés, de 1929 à 1939 l'Armée a entrepris la construction de plusieurs casernes, des fortifications et des routes stratégiques autour de Sospel. Sur ces chantiers qui ont duré plusieurs années une partie des ouvriers étaient logés dans des baraquements.

(2) Dans notre commune le pourcentage d'étrangers était nettement inférieur à la moyenne départementale qui se situait à 29%, en 1931. Malgré les naturalisations ce taux s'élevait encore à 22% en 1936, dont 83 000 italiens. (cf. Jean Louis Panicacci in "Les Alpes Maritimes 1939/1945")

* Aspects de la société sospelloise

— Dans le village vivaient et s'activaient les personnes indispensables à la vie de la commune, chef-lieu du canton et ville de garnison, c'est-à-dire : les fonctionnaires d'État de l'époque, les agents municipaux, plusieurs professions libérales, les médecins, les religieuses et le personnel de l'hôpital, les agents de "l'Energie Industrielle", auxquels on pouvait ajouter les familles des militaires gradés.

— Seule industrie, les plâtrières occupaient une quarantaine d'employés à plein-temps. Il est plus difficile de connaître le nombre d'ouvriers des entreprises de travaux publics demeurant dans l'agglomération. Ils étaient sans doute assez nombreux pour participer en 1936 à un syndicat C.G.T.

— Commerçants et artisans constituaient une part importante de cette société urbaine et ils participaient activement à la vie des quartiers. Leurs installations étaient favorisées par les achats ou la confection sur place d'une grande partie des produits et objets nécessaires à la vie quotidienne. Pour les achats spécifiques on consultait volontiers le catalogue de la "Manufacture des Armes et Cycles de Saint-Etienne".

Les cartes postales d'époque montraient parfaitement la série continue de magasins et de boutiques installés tout au long de la "Route Nationale", principale artère commerçante.

Cette succession se poursuivait de la Cabraïa à la rue Saint-Pierre. Même le quartier du Château avait sa petite épicerie !



Quatre commerçants de la Route Nationale des années 1930. De gauche à droite : MM. Daniel, Vallaghet torréfiant son café, Eldin remplacé ensuite par Pachiaudi et Buttini dont le commerce changera d'enseigne.

Inventaire des commerçants et artisans, paru dans "L'Indicateur de Nice et des A.M." en 1931

Aubergistes : Blancardi Pierre ; Allavena Jean ; Gallis André
Raibaut François ; Ferret Henri ; Allavena Antoine

Bazars : Raibaut Charles ; Buttini

Bois à brûler : Bensa ; Gasperini ; Allavena

Bouchers : Bustos Louis ; Gaziello Pierre ; Eldin René
Bustos Séraphin

Boulangers : Delavalle Joseph ; Guido Paci ; Allavena
Antoine ; Aschieri

Cafetiers : Café Central, Allavena ; Café du Pont, Michel
Blancardi ; Café du Gard, Mme Ferret ; Café de la Poste,
Encrine ; Café de Lorès, Allavena ; Café des Platanes ; Café
Moderne

Charbons (marchands) : Gaziello ; Allavena ; Milesi

Charcutier : Rapelli Joseph

Coiffeurs : Merle ; Jouval ; Saramito

Cordonniers : Allavena J. ; Menei D. ; Raymond J. ;
Saramito V. ; Menei M. ; Biancheri F.

Couturiers(ières) : Albin Raymond ; Albin Célestine ;
Ricci E. ; Boyera Madeleine

Électricité (appareils) : Blancardi Célestine

Engrais et tourteaux : Tardivo, Maïssa, Damilan

Épiciers : Allavena M. ; Besson J.B. ; Guido P. ; Raibaut C.
Milles Raibaut ; Mme Vallaghe J. ; Rivollet Fr. ; Diana D.

Fourrages : Gallis J. ; Ghirardi F. ; Arient L.

Horloger : Colombani

Hôtels : Andreani Louis ; Hôtel de la Gare, Mme vve
Allavena ; Hôtel du Golf, Morand directeur ; Hôtel des
Étrangers, Domerego P. ; Hôtel de Paris, Astolfi P. ; Hôtel de
France, Pons F. ; Hôtel de Londres, Mme Porzio

Huiles : Blancardi Michel ; Mme vve Vallaghe J.

Maîtres-maçons : Cairaschi Térance, entrepreneur ; Raibaut
Henri ; Raimond J.B. ; Cairaschi Louis, entrepreneur ;
Pastorelli Auguste ; Bellarot J.B.

Maréchal-ferrant : Nitard Jean

Marchand de plâtre : Gaziello frères

Menuisiers : Saramito F. ; Cairaschi Aimé ; Bellarot V.
Gnech Jean

Merciers : Raibaut A. ; Diana ; Daniel J. ; Buttini ; Lilla

Moulin : Imbert Célestin ; Saramito ; Imbert J. ; Vallaghe ;
Bonfante ; Domerego

Pharmacien : Bonfante Jean

Pâtisserie et confiserie : Claudius G. place St-Michel ;
Dalonis Justin, route Nationale

Quincaillerie : Faraut L. ; Biancheri F. ; Raibaut C. ;
Maïssa A. ; Raimond

Serruriers : Saramito Ferdinand ; Macari J.B. et Macari
Marius

Tabacs : Merle Paul ; Mme Vve Boglio

Tailleurs d'habits : Manaira J. ; Raimond Fr. ; Mme vve
Donato Charles

Transports : Madinier ; Albin ; Domerego Jean

Vins en gros : Raimond D. ; Sangiorgio ; Saramito J. ;
Gayol

à ajouter : **Peinture** : Cagianelli ; **Bourreliers** : Dalmasso
Entre 1931 et 1940 plusieurs de ces commerces ont changé de
propriétaires, l'hôtel du Golf a été vendu par appartements. De
nouveaux ont été créés au cours de la décennie, entre autres :

Chemisier : Besset ; **Coiffeur** : Capt ; **Limonade** : Eldin ;
Horlogère : Demaria ; **Au Réveil de Lyon** : Balland ;

Vannier : Vial Jean, sur le Pont ; **Cinéma** : Palace et Gard

De l'autre côté du Pont, le bourg possédait une activité commerçante autonome et bien présente rue de la République ou sur la place Saint-Nicolas qui n'était pas en reste avec : l'épicerie Rivolet, le cordonnier Biancheri, le bazar/quincallerie Maïssa, la boucherie Bustos, le Café du Pont, l'horloger Colombani et le tabac Régimbal.



Place St-Nicolas : M. Rivolet torréfiant le café devant le cordonnier. Sous la Loggia se trouvait la boucherie Bustos

Certaines de ces boutiques sont presque oubliées et bien peu se souviennent de celles de la rue de la République : l'horlogère, le coiffeur, l'épicier, les boulangers, les bourreliers, la fabrique de limonade et eau de selz, ou du "Café Lorès" avec ses jeux de boules et son piano mécanique, sur la place Saussieras.

Chaque année, de petits métiers d'ambulants s'installaient place Gallona ou parcouraient les rues avec leurs cris particuliers : rétameur (ou magnin !); réparateurs de parapluies; marchands de cordes; aiguiser; vitrier; rempailleur de chaises.

— Les commerçants, artisans et salariés n'étaient pas tellement différents des paysans locaux car la plupart étaient propriétaires de parcelles de terre qu'ils cultivaient eux-mêmes ou avec l'aide de journaliers.

De même, plusieurs familles possédaient un patrimoine foncier et bien que résidant au village elles vivaient, correctement... ou plus pauvrement, des récoltes obtenues dans leurs propriétés rurales.

Entre lever et coucher du soleil, elles partaient avec leur âne pour entretenir des planches (faissas) de vignes, d'oliviers, d'arbres fruitiers ou de cultures maraîchères. Les plus favorisées possédaient aussi la maison de campagne avec la citerne, l'écurie et le poulailler.

* * *

Dans les rues et les places non commerçantes, le rez-de-chaussée des habitations était réservé à la remise pour le bois, quelquefois pour la charrette mais plus souvent pour le "charreton".

A côté se situait souvent l'écurie pour le mulet ou l'âne, éventuellement pour des lapins. En contrebas, se trouvaient les caves avec tout le matériel nécessaire pour fouler, presser le raisin et conserver le vin.

Sous les toits, de nombreuses maisons disposaient du "graier" destiné au séchage des figues, haricots, maïs, etc...

Tous les appartements ne disposaient pas de l'eau courante et de la fosse septique en usage, les latrines servaient encore pour l'engrais humain.

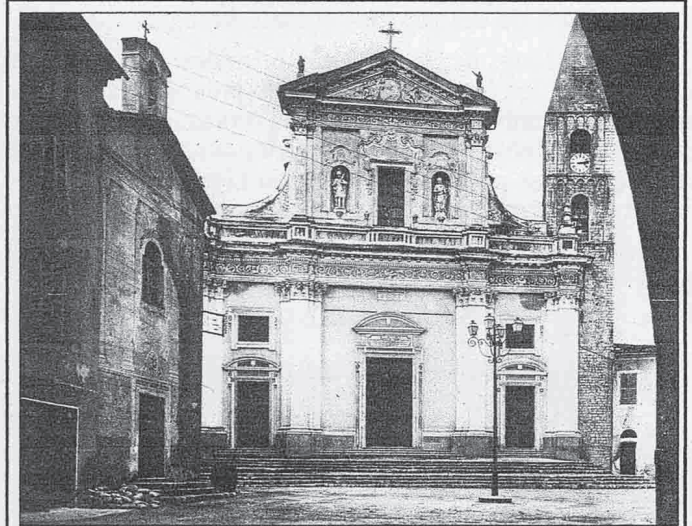
Le lavoir, les abreuvoirs et les fontaines avaient

beaucoup d'importance pour chaque quartier.

La source du Barlonnier coulait encore à certaines fontaines, l'été son eau était appréciée pour sa fraîcheur (12°5), ses qualités minérales et son goût.

* * *

L'hiver avec trois mois de gel rendait encore plus rudes et difficiles les conditions de vie des habitants aux revenus modestes. Certains vieillards ne vivaient qu'avec l'aide de voisins de quartier compatissants. C'est le conseil municipal qui décidait à chacune de ses sessions d'admettre à l'hôpital les malades indigents et ces personnes âgées à charge de la communauté.



La place St-Michel vers 1936, avec un lampadaire au milieu

La religion tenait aussi une place importante dans cette société révolue. Les offices dominicaux, les grandes fêtes carillonnées, les processions du Vendredi Saint et de la Fête-Dieu étaient suivis aussi bien par les habitants des campagnes que par ceux de l'agglomération. La photo ci-dessous montre la participation des adeptes de Sainte Françoise Romaine (Franciscanas).

Les garçons étaient pris en charge par le vicaire au patronage de "l'Estradoun" et les filles par la dynamique Sœur Anne.

A Saint-Michel on appréciait la présence du bedeau avec sa hallebarde et les sonneries de cloches de Miquelin, le sacristain.

Il en était de même dans le Bourg à l'église Sainte-Croix où la Confrérie des Pénitents Blancs comptait encore 123 membres en 1932. Les confrères célébraient l'office des morts le dimanche à 13 heures. Ils se rendaient en procession chaque année aux chapelles de la Commenda et du col Saint-Jean.



SOSPEL. - Les Franciscaines en Procession

* L'exploitation du terroir

Dès la fin du XIXe siècle, les Sospellois avaient choisi d'élever des vaches laitières un peu au détriment de l'entretien des oliviers centenaires et en 1917 le conseil municipal s'était même indigné d'un abattage inconsidéré de ces arbres. Au début du XXe siècle des taillis et de la forêt recouvraient déjà les terres et les "camps" anciens, plus éloignés et moins productifs.

Cependant pour la période qui nous intéresse, plus de mille personnes habitaient la campagne environnante et la presque totalité de cette population "éparse" se consacrait encore au travail de la terre. Environ 14% de ces paysans étaient étrangers (italiens).

— Le long de la Bevera, fermiers ou métayers exploitaient les terres fertiles et les prés arrosables des anciens domaines (Frighiera, Torraca, Commenda, Sainte-Madeleine, Pion, Saint-Gervais, Darsena,) où seuls quelques possédants y demeuraient encore.



La Frighiera

— Des fermes de diverses natures étaient implantées au fond des vallées ou sur les versants du bassin, jusqu'à une altitude moyenne de 700 mètres, où l'olivier et la vigne étaient encore cultivés. De la qualité des parcelles et de leurs superficies dépendaient les conditions de vie de ces familles paysannes.

Si possible, le labour des terres s'effectuait avec la charrue tirée par le cheval ou le bœuf, mais sur les versants souvent avec une sorte de houe, le "magailh".

En plus du dur travail à la ferme, l'entretien des chemins et des murets (*bouillas*) exigeait les efforts des spécialistes.

— Le hameau de Beroulf abritait une population locale spécifique : les "Beoulfinques" de forte tradition paysanne. Autour des maisons regroupées s'étendaient les terres de Beroulf, Faissa Longa et Gerbaïas. Le hameau était mentionné en 1901 dans "l'Indicateur de Nice et des A.M.", avec une école mixte jusqu'en 1931.

— Au col Saint-Jean, les cultivateurs des terres de Barbon habitaient près de la route nationale 204 et au pied d'un fort construit en 1886. Allavena J.B. a bénéficié de cette situation et de la présence de deux compagnies de chasseurs alpins, pour exploiter dès 1911 "l'Hôtel du Barbonnet, ouvert toute l'année".

Après 1935, avec la construction d'une caserne et des pavillons militaires l'écart devenait un hameau, différent de Beroulf il avait aussi son école mixte.

— A partir de l'agglomération se déplaçaient dans la campagne certains propriétaires d'un bien de famille. Les plus défavorisés se contentaient d'oliviers ou de ceps de vigne avec un simple abri, *a sousta*.

* * *

De cette décennie, des images champêtres nous reviennent en mémoire : parcelles onduyantes de blés,

vignes aux lourdes grappes de "barbarous", foires aux bestiaux place Gallona, charrettes de foin odorant, senteurs de lavande et de marc de raisin distillés, répandues dans le village.

Pour donner une réalité à ces souvenirs les "Statistiques agricoles annuelles" apportent les détails ci-dessous. Ils proviennent de documents établis en novembre 1938 et en février 1940, signés par Jean Truchi, Jean B. Ozenda et Vincent Raibaut, membres de la commission. (A.D. des A.M. 049/090 - 3F7)

Terres labourables, en hectares

- **Céréales** : blé 70 ha ; avoine 4 et 5 ha ; orge 1 ha ; maïs 9 et 7 ha
- **Plantes sarclées** : pommes de terre 52 et 50 ha ; betteraves fourragères 1 ha.
- **Légumes secs** : haricots 20 et 15 ha ; lentilles 1 ha pois chiches 2 et 1 ha ; fèves 12 et 10 ha.
- **Cultures maraîchères** : ails, artichauts, asperges, carottes, choux fleur, melons, oignons, haricots verts, petits pois, tomates.

Certains légumes secs étaient complantés sous les oliviers

Productions végétales, en hectares

- **Prairies artificielles** : trèfle 3 et 10 ha ; luzerne 7 et 10 ha ; sainfoin 2 et 5 ha.
- **Vignes** : raisins de cuve 50 ha ; jeunes 4 et 5 ha.
- **Oliviers et châtaigniers** : 1 500 ha
- **Plantes à parfum (lavande sauvage ?)** 500 ha

Production de fruits et divers destinés à la vente

Abricots 5 et 10 quintaux ; Cerises 200 et 600 q ; Châtaignes 200 et 500 q ; Noix 20 et 40 q ; Pêches 20 et 50 q ; Pommes et poires à couteau 1 200 et 1 000 q ; Prunes 50 et 120 q ; Fraises 30 q ; Groseilles 9 et 10 q ; Amandes 10 q ; Olives 6 000 et 5 000 q ; Champignons de forêt 1 500 et 1 000 q ; Miel 5 et 3 q ; Cire 1 q (production en quintaux)

Animaux de ferme, minimum annuel

- **Chevaux** : 7 — **Mulets** : 100 — **Ânes** : 20
- **Taureaux** : 10 et 6 — **Bœufs** : 14
- **Vaches** : 400 et 410 pour 1 280 000 litres de lait
- **Porcs** : 20 de moins de 6 mois — **Chèvres** : 15



Après le percement du tunnel du Braus, plusieurs sources de la Vasta se sont tarées. En compensation, le conseil municipal a fait construire un ensemble fontaine, abreuvoir et lavoir en bordure de la route de Moulinet (1931). Il était couvert en 1936.

Ce même conseil se préoccupait de l'électrification des écarts (1932/1939) et de l'entretien des chemins vicinaux muletiers desservant les campagnes.

Lors de sa séance du 8 février 1939 il délibérait "pour un projet de centre rural et aux fins d'achat de machines agricoles".

Roger GNECH